

C'est donc ainsi que ça commence, la vie d'une autre. Par un assemblage de collines inconnues à l'horizon d'un tout petit matin. Maïa fait quelques pas sur la terrasse, allume une cigarette. Une lumière pâle projette des ombres géométriques sur les versants escarpés, triangles vert foncé sur triangles vert clair, avec des pointes décalées, comme un calque qu'on aurait posé de travers. On est en août. Une chaleur tranquille flotte dans l'air et, sous les pieds nus, la pierre est déjà tiède.

Tout près dans les champs, dans les vallées, s'effilochent des écharpes de vapeur blanche. Au bas de la terrasse fleurissent des plants de sauge. Plus loin des genêts, des pieds d'aubépine et des pavots sauvages...

Maïa esquisse un sourire. Les mots prononcés hier par Paul Sorbier retrouvent tout naturellement leur place dans le paysage. Un homme silencieux, Paul Sorbier. Il n'ouvre la bouche que pour nommer le monde, poser sur chaque plante, sur chaque fleur, l'étiquette qui convient. Certains hommes ont ainsi le goût des espèces, des nomenclatures et des classifications. Le monde leur appartient comme un vieux livre soigneusement rangé dans une bibliothèque, un monde rassuré. A n'en pas douter, Paul Sorbier est un homme ordonné, un de ceux que la folie n'atteindra jamais. La folie, c'est pour les autres. Pour sa femme par exemple, qu'il a laissée parler tout l'après-midi durant, lui-même se tenant en retrait, légèrement absent, le regard divaguant de la balustrade au sucrier, accrochant comme une aubaine la moindre fourmi de passage.

Lorsqu'elle est arrivée hier, Maïa ne s'attendait pas à dormir dans cette maison inconnue, et encore moins à y dormir seule. Mais Jeanne et Paul Sorbier ne restent plus jamais au hameau.

– Nous ne venons presque plus, vous comprenez... Depuis... Enfin, vous comprenez.

Lorsqu'elle prononce ces mots, la voix de Jeanne Sorbier chevrote un peu, trahissant une émotion qu'elle peine à contenir. Pourtant, à cette exception près, durant toute leur conversation, elle s'exprime avec un ton grave et posé. Déterminé, même.

Maïa s'assied au bord de la terrasse, les pieds sur les marches qui descendent au jardin. Elle finit sa cigarette, à peine étonnée de se trouver seule dans ce hameau perdu.

– Anna Louise aimait cet endroit. Elle y séjournait très souvent. Longtemps, j'ai pensé que je la retrouverais ici. Qu'elle ne pourrait s'empêcher d'y revenir.

Maïa revoit l'imperceptible mouvement des yeux de Jeanne accompagnant ces mots, un mouvement furtif, juste amorcé, en direction du rideau de perles qui masque la porte d'entrée. Jeanne a-t-elle senti à ce moment précis l'ombre d'Anna Louise derrière le crépitement doux que le vent imprimait aux enfilades verticales ? A-t-elle simplement chassé des cils une émotion dont elle ne voulait pas ? Ces quelques mots et ce regard auraient suffi à tout dire, à tout expliquer : la disparition d'Anna Louise, le choix de ce lieu pour un premier rendez-vous et la surprenante demande de Jeanne Sorbier, à peine déguisée derrière une suggestion polie :

– J'ai pensé que vous pourriez dormir ici cette nuit. Et même rester quelques jours si vous le souhaitez.

Puis devant la surprise de Maïa :

– Je vous ai fait un lit. Je vous ai mis du linge, quelques vêtements, un nécessaire de toilette. Bien sûr, si vous ne pouvez pas...

Sur la terrasse, la journée finissante commençait d'assombrir le dessin bleu des tasses de porcelaine. Plus bas, Jeanne Sorbier a ajouté :

– J'ai fait le lit dans la chambre que ma fille avait l'habitude d'occuper.

Pendant un moment, elle n'a plus rien dit. Sans doute a-t-elle eu raison de ne pas insister. De laisser parler les lieux.

Ce matin, le soleil surgit des collines, magistral et lumineux. La géométrie change vite, les ombres cèdent du terrain, un grillon se met à chanter.

Anna Louise... Un visage un peu flou commence à naître dans les yeux de Maïa, combinaison illusoire de photos déjà anciennes que les mains de Jeanne Sorbier offrent en tremblant, silhouette imprécise à laquelle il convient d'ajouter les dix-sept années qui se sont écoulées depuis la disparition. Selon l'époque et l'exposition du cliché, les cheveux roux et bouclés de la jeune femme tirent vers le châtain ou le blond foncé. Souvent longs, ils forment une masse vaporeuse qui éclipse dans la mémoire de Maïa les détails du visage. Reste une impression vague : de ces quelques photographies confondues émane une douceur farouche.

Maïa se relève et gagne l'angle de la terrasse. L'odeur fraîche et grasse des fenaisons monte dans les premiers rayons du soleil, deux tourterelles dos à dos roucoulent sur le faîte de la grange voisine. Il lui faudra sûrement du temps pour comprendre comment la présence d'Anna Louise a pu se conjuguer au paysage. De toute évidence, la jeune femme s'est tenue à cet endroit, une cigarette ou un bol de café à la main. C'est l'orientation de la terrasse face aux montagnes qui appelle ça. Le regard de Maïa se perd parmi les verts et les bruns des reliefs environnants, puis, au bout d'un moment, revient malgré lui au premier plan du hameau, attiré par contraste vers les ocres tendres des tuiles. La maison est au sommet du promontoire, elle domine les toits qui descendent en quinconce jusqu'aux dernières constructions. Paul a pointé du doigt les crépis plus récents, l'absence de pierres apparentes : ce sont les résidences secondaires de quelques touristes. Belges ou français, ils sont de toute façon et pour toujours des étrangers, car ici, seul le sang parle, le sang mêlé à la terre depuis des générations, depuis les temps les plus reculés, tous ces temps qui s'empilent en strates dans la mémoire fossilisée des roches.

Maïa mesure soudain à quel point ce qu'elle voit est superficiel, élégant comme une carte postale, mais muet comme un vieux qui se tait. Anna Louise, née à Grenoble, fille de la ville, n'était plus vraiment d'ici, mais tout de même, ses courses d'enfant dévalant le chemin, ses rêveries adolescentes couchées à l'herbe folle des champs de printemps, ses questions de femme déliées sur les brumes matinales ont reçu en écho des voix qui ressemblaient à la sienne. A son insu, Anna Louise a suivi des traces dans lesquelles se reconnaissaient ses pas.

Si la jeune femme a passé de longs moments ici, accoudée à la balustrade blanche, tout a dû garder l'empreinte de son regard et peut en donner quelque chose à voir. C'est bien là ce qu'a compris Jeanne Sorbier, qui depuis si longtemps s'en tenait au refus poli des gendarmes – *Votre fille a disparu de son propre gré, elle va bien, nous ne pouvons rien vous dire de plus*. Il aura fallu des années avant que sa rencontre fortuite avec Maïa ne fasse germer dans son esprit une fulgurante intuition : seul un romancier peut révéler cette empreinte laissée en creux par ceux qui ont traversé des époques révolues ou des lieux désertés, seul un romancier possède cette étrange faculté de se mettre à l'écoute de l'absence jusqu'à se rendre perméable à la présence qu'elle vient signifier, et seul un romancier peut la rendre intelligible à celui qui ne peut la percevoir par lui-même.

– Comprenez-vous ce que j'aimerais vous demander ?

Le visage de Jeanne Sorbier, à cet instant, rayonne de façon insupportable. Ses yeux clairs ont l'insolence de ceux qui ont la certitude que vous allez céder, accepter ce qu'ils vous demandent alors que vous êtes seulement en train d'essayer de comprendre qui ils sont et de quoi ils vous parlent.

– Vous comprenez, n'est-ce pas ? Vous écrivez. Pas des poèmes, pas du théâtre, non, vous écrivez des romans. Je sais que vous pouvez m'aider.

Maïa sourit. C'est vrai qu'elle est romancière. Vrai que son métier lui a appris à naviguer entre les frontières floues de la réalité et de la fiction, mais pour le coup, la demande de Jeanne Sorbier est un défi bien particulier. Et elle l'a accepté.

Maïa se détache de la balustrade et fait quelques pas distraits sur la mosaïque blanche des dalles. C'est bien ici que commence l'histoire et qu'il faut chercher les traces de la fugitive. Jeanne Sorbier a eu raison de l'inviter à séjourner dans cette maison.

Le rideau de perles définit la limite d'un autre monde, plus sombre et plus feutré. On entre de plain-pied dans la cuisine. Sur la gauche, une cloison coulissante ouvre directement sur la salle à manger. Au fond, une porte ouvre sur un couloir qui mène aux trois chambres. Le plan est simple, compact. Ça lui plaît. Sur la table ronde, Jeanne Sorbier a posé une cafetière italienne, des biscottes, un bol à fleurs. Après un moment d'hésitation, Maïa ouvre les placards pour trouver une casserole et du café. Elle n'a pas le choix, même si elle rechigne à fouiller dans les affaires des autres. Quels autres, d'ailleurs ? Si Anna Louise n'a pas mis les pieds ici depuis longtemps, si Jeanne et Paul Sorbier ne viennent plus, la maison désertée a dû s'endormir sur son éperon rocheux comme une femme que le vent ne désire plus.

Les deux morceaux de la cloison accordéon qui ferme la salle à manger ne sont pas crochetés. Par la fente, Maïa devine, posé de travers sur le coussin rose d'un fauteuil en osier, le carton que Jeanne Sorbier lui a confié hier.

– Il contient tout ce que j'ai pu réunir après le départ d'Anna Louise. J'ai pensé que certains de ces documents ou de ces objets pourraient vous aider à mieux découvrir qui est ma fille.

Plus tard, Maïa posera le carton au centre de la table et elle commencera à interroger son contenu. Plus tard. Sans doute pas aujourd'hui. Pour l'instant, elle a suffisamment à faire avec ce qui l'entoure : la maison elle-même et le hameau.

L'odeur du café se diffuse peu à peu, agréable et familière. Maïa retourne dans la chambre où elle a dormi et ouvre grand les volets. Sur un valet en bois, une chemise en coton blanc et un jean. Sur le dossier de la chaise, une robe unie, un foulard et un gilet gris perle. Sur l'assise, quelques effets pliés. Maïa hésite. A en juger par la taille de la chemise, Anna Louise était à peine plus mince qu'elle. Jeanne Sorbier a bien choisi : des vêtements amples ou en jersey, de ceux qui ne sont pas à une taille près. Maïa touche le tissu, suit du doigt la couture de la manche, le bord du col. Pourquoi la jeune femme n'a-t-elle pas emporté cette chemise-là ? Faisait-elle partie des habits dont elle s'était lassée et qu'elle réservait à ses séjours à la montagne ? Ou bien l'avait-elle laissée là dans l'idée de l'y retrouver, ignorant qu'elle ne reviendrait pas ?

Habit, habiter. Habitude. Dans ces trois mots tient la clé du travail qui l'attend. Pour partir à la rencontre d'Anna Louise, elle ne dispose que de ces enveloppes vides qui ont gardé sa forme : la taille et l'allure des vêtements, les contours de quelques habitudes qu'elle verra peut-être se dessiner en effeuillant un à un les trésors du carton, et la maison, ses murs comme une carapace bienveillante, ses odeurs immuables, le parfum épicé du placard de cuisine, les effluves de feu de bois autour de la cheminée, l'humidité un peu moite de la salle de bains. En passant quelques jours ici, en compulsant attentivement le contenu du carton à souvenirs, Maïa parviendra peut-être à esquisser un croquis à grands traits. Avec un peu de chance, le crayon aura appuyé le tracé, passant et repassant à certains endroits, et la silhouette sera lisible. Quand elle quittera les lieux, elle emportera ce drapé de silence dans la forme duquel auront peut-être déjà pris place quelques mots. Car c'est bien ce qu'on attend d'elle, qu'elle réinvente des contours, et qu'elle les remplisse de mots pour faire exister, jusqu'à la retrouver, une femme qui a fui.

Sur le sol, une moquette verte étouffe les pas. Dans le silence parfait de la chambre, Maïa s'approche du placard et ouvre les deux battants : des couvertures, des draps, de la vaisselle, un second service à café, différent de celui que Jeanne avait sorti sur la terrasse. Rien qui ait appartenu en propre à Anna Louise, plutôt des affaires qui vont avec la maison elle-même. Comme si on risquait de l'entendre, Maïa referme doucement le placard et regarde de nouveau les vêtements. Elle imagine le glissement du coton indien sur son bras, la souplesse du petit col Mao dans son cou. Elle frissonne. Peut-on enfiler les sensations d'une autre aussi facilement qu'une chemise ?